

KATHY REICHS

Le premier roman de Kathy Reichs, *Déjà Dead*, publié en 1997, a remporté le prix Ellis du meilleur premier roman et a été un succès international. *Le mystère des îles* est la 22^e enquête de l'anthropologue judiciaire Temperance Brennan. Kathy Reichs a également été productrice de la très populaire série télévisée *Bones*, inspirée de son travail et de ses romans. L'une des rares anthropologues judiciaires certifiées par l'American Board of Forensic Anthropology, Kathy partage son temps entre Charlotte, en Caroline du Nord, et Montréal. En novembre 2019, elle devient membre honoraire de l'Ordre du Canada.

Suivez Kathy Reichs sur :

www.facebook.com/kathyreichsbooks

www.twitter.com/KathyReichs

www.kathyreichs.com

www.facebook.com/laffontcanada

LE MYSTÈRE DES ÎLES

DE LA MÊME AUTRICE

CHEZ POCKET

DÉJÀ DEAD

PASSAGE MORTEL

MORTELLES DÉCISIONS

VOYAGE FATAL

SECRETS D'OUTRE-TOMBE

OS TROUBLES

MEURTRES À LA CARTE

À TOMBEAU OUVERT

ENTRE DEUX OS

TERREUR À TRACADIE

LES OS DU DIABLE

L'OS MANQUANT

LA TRACE DE L'ARAIGNÉE

SUBSTANCE SECRÈTE

PERDRE LE NORD

TERRIBLE TRAFIC

MACABRE RETOUR

DÉLIRES MORTELS

PETITE COLLECTION D'OS

LA MORT SANS VISAGE

LES OS DU PASSÉ

CHEZ ROBERT LAFFONT QUÉBEC

DOSSIERS NON RÉSOLUS

KATHY REICHS

LE MYSTÈRE DES ÎLES

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Haas et Stéphanie Leigniel

Robert Laffont
QUÉBEC

Titre original : The Bone Hacker
© Temperance Brennan, L.P., 2023

Traduction : Dominique Haas et Stéphanie Leigniel
Révision linguistique et correction d'épreuves : Anne-Marie Théorêt
Mise en pages : Édiscript enr.
Conception de la couverture : Luc Gervais
Photo de la couverture : Unsplash
Photo de l'auteur : Marie-Reine Mattera

Dépôt légal : 4^e trimestre 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada
© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2024
ISBN 978-2-924910-91-7

*Pour ma petite troupe
d'une sagesse infaillible
et d'une constance immuable,
les Grandes Dames
de l'anthropologie judiciaire:
Leslie Eisenberg
Diane France
Madeleine Hinkes
Elizabeth Murray
Marcella Sorg*

*Yes, to dance beneath the
diamond sky with one
hand waving free.*

– Bob Dylan, 1965

PROLOGUE

L'homme était mort avant de tomber du pont.

Avant que son corps ne touche l'eau.

Avant que les hélices ne le déchiquètent comme un
hachoir à viande.

Le savoir plus tôt aurait pu tout changer.

Ou pas.

Je ne le saurai jamais.

Chapitre 1

Samedi 29 juin

Le monstre a surgi à l'improviste, un prédateur noir et dense qui a dévoré la nuit d'été à son insu. Impitoyable. Crachant le feu. Déterminé à détruire tout ce qui se trouvait sur son chemin.

J'étais sur son chemin.

J'allais mourir.

Braoum !

Craaac !

Un grondement de tonnerre. Un éclair a zébré le ciel au-dessus de moi et frappé l'horizon, teintant d'étroites bandes de ciel en un jaune-vert malsain.

Braoum !

Craaac !

Encore et encore.

L'air sentait l'ozone, l'eau en colère, l'essence, la boue.

J'étais accroupie sur le pont d'un Boston Whaler de dix-neuf pieds, le vent s'efforçait de m'arracher mon blouson et mes cheveux, la pluie me martelait les épaules. Je faisais le dos rond, désespérément cramponnée à un montant en acier, en tâchant farouchement de rester à bord. Sans me faire foudroyer.

Le bateau appartenait à Xavier Rabeau, un copain de Ryan que je n'ai jamais trop apprécié. Ryan était à l'arrière. Rabeau bien à l'abri dans la cabine. Évidemment.

Antoinette Damico, la *blonde** de Rabeau, une vingtaine d'années, était roulée en boule à côté de moi. Pas encore hystérique, mais ça n'allait pas tarder.

Nous étions secoués et ballottés sur un fleuve Saint-Laurent en ébullition. Le moteur hors-bord était mort, submergé par les vagues qui le pilonnaient impitoyablement.

Plus tard, les météorologues commenteraient cette tempête d'un ton quasiment révérencieux. Ils parleraient de microrafales et de tornades. Ils baptiseraient ce phénomène climatique *Clémence*, inconscients de l'ironie de leur choix – ou par dérision, au contraire. Ils expliqueraient en deux langues comment l'impossible s'était produit à Montréal cette nuit-là.

Mais il n'était pas encore question d'autopsie complète.

À ce moment-là, je ne pouvais que me cramponner, le cœur battant à se rompre dans ma poitrine, mes oreilles et ma gorge. Une seule chose comptait, rester à bord. Rester en vie.

Je ne connaissais pas grand-chose aux bateaux, et encore moins au redémarrage d'un antique Evinrude dont les cent cinquante chevaux avaient tous fui l'écurie. J'aurais volontiers donné un coup de main, mais j'étais impuissante. Je me suis donc recroquevillée entre les sièges du fond, les deux pieds bien à plat et les deux mains soudées aux supports verticaux. En maudissant intérieurement Rabeau, qui s'était tellement concentré sur le chargement de trucs à grignoter et d'une glacière pleine de bière froide – et que de la bière – qu'il avait oublié les gilets de sauvetage dans le coffre de sa voiture. Le salaud.

Je me maudissais aussi de ne pas avoir vérifié, pour les gilets de sauvetage, avant de monter à bord. À ma décharge – pas la sienne : en tant que propriétaire de ce foutu bateau, il aurait dû se montrer plus responsable –, quand nous avons embarqué, il faisait un temps frais et sec, une petite brise vagabonde me caressait la peau, douce comme le frôlement

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (N.d.T.)

des ailes d'un papillon. Un milliard d'étoiles scintillaient dans un ciel impeccable.

On aura une vue incroyable sur les feux d'artifice, avait dit Ryan, excité au-delà de ce qui semblait approprié pour un ex-flic d'une cinquantaine d'années.

Qu'est-ce qui pourrait aller de travers ? avait dit Rabeau.

Tout.

Quand j'ai relevé la tête, des gouttes ruisselaient sur mon visage, javelots liquides qui brouillaient ma vision et me criblaient les joues. Sans relâcher ma prise, je me suis relevée et j'ai pivoté sur mes orteils.

Ryan était derrière moi, en train de réparer le moteur rebelle. Sous ce déluge, je ne distinguais pas les détails, mais je voyais que ses cheveux étaient plaqués sur sa tête à certains endroits, hérissés par le vent et voletant à d'autres. Son chandail à manches longues était moulé sur sa colonne vertébrale comme la peau d'un marsouin.

Craaac !

Braoum !

Le bateau s'est mis à tanguer sauvagement. La glacière a dérapé, chuté, puis volé en l'air avant de passer par-dessus tribord. En retombant sur mes fesses, je l'ai regardée disparaître, ombre cubique chevauchant le clapot d'ébène.

Autour de nous, d'autres embarcations s'efforçaient de regagner le rivage, leurs lumières multicolores clignotant de manière erratique à travers le voile d'eau. Un catamaran retourné flottait à une vingtaine de mètres à bâbord. Sans défense. Comme moi.

J'ai fermé les yeux et souhaité un bon retour à terre aux passagers de l'embarcation. J'espérais que leur capitaine avait respecté la réglementation et leur avait fourni des gilets de sauvetage.

À côté de moi, Damico alternait entre les pleurs et les vomissements, réussissant l'exploit de faire les deux simultanément. Elle avait abandonné le premier des sacs Provigo qui avaient servi à transporter les grignotines et les bières de son petit ami, et entreprenait de remplir le deuxième. De

temps en temps, lorsque le pont se cabrait brusquement, elle implorait en geignant qu'on la ramène à terre.

Rabeau se balançait sur sa chaise de capitaine, les pieds écartés, attendant des nouvelles de la poupe. À chaque cri de Ryan, Rabeau essayait de remettre le contact. Les deux hommes renouvelaient inlassablement la séquence. Avec le même résultat chaque fois.

Rien.

Puis une litanie de jurons québécois.

Hostie!*

Tabarnak!*

Câllice!*

C'est alors que, dans la cacophonie du vent, des flots déchainés et de la frustration masculine, mes oreilles ont perçu un son presque inaudible. Un bourdonnement aigu, semblable à celui d'un moustique. Des sirènes lointaines? Une alerte à la tornade?

J'ai adressé une supplique silencieuse aux divinités de l'eau qui contemplaient peut-être la scène. Clíodhna, la déesse celte de la mer? D'où diable elle sortait, celle-là? Ma grand-mère, bien sûr. Bon sang, je perdais la tête.

La proue s'est dressée vers le ciel, a dévalé la crête d'une haute vague et s'est affaissée dans un creux.

Whooaah!

Un râle s'est élevé de la gorge de Damico, accompagné de bile vert argenté.

J'ai tendu la main et l'ai posée sur son épaule. Elle a baissé le sac en plastique et s'est tournée vers moi, la bouche en un U à l'envers, une traînée de bave gluante accrochée aux commissures. Derrière et au-dessus d'elle, un éclair a claqué, illuminant l'arche squelettique du pont Jacques-Cartier.

Elle n'était pas seule à trembler. J'ai ravalé ma salive. Juré de ne pas succomber à la nausée.

De ne pas mourir. Pas comme ça.

La mort est inévitable, elle nous attend tous. Il nous arrive d'envisager notre disparition. De visualiser nos derniers instants, avant le baisser de rideau final. Peut-être parce que je travaille dans le domaine de la mort violente, mon

imagination est encline au drame. Une chute vertigineuse et des os fracturés. Des flammes et une fumée âcre. De la tôle froissée et du verre brisé. Des balles. Des nœuds coulants. Des plantes toxiques. Des morsures de serpent venimeux. Je ne suis pas morbide de nature. Il y a bien plus de chances qu'au moment fatal, on soit entouré d'écrans clignotants et de draps d'une propreté antiseptique.

Je l'admets, j'ai envisagé toutes les possibilités pour ma scène finale.

Toutes sauf une.

Celle que je crains le plus.

J'ai vu des dizaines de corps tirés, traînés ou arrachés à des tombes d'eau. J'en ai récupéré plusieurs moi-même. Chaque fois, je compatis à la terreur endurée par la victime. La lutte initiale pour surnager, le besoin désespéré d'air. L'immersion redoutée et la respiration bloquée. L'inévitable renoncement, l'inspiration fatale d'eau dans les poumons. Et puis, miséricordieusement, la perte de conscience, l'arrêt cardiorespiratoire et la mort.

Ce n'est pas une fin agréable.

À titre d'information : j'ai une peur bleue de la noyade. Ne vous méprenez pas. Je n'ai pas peur des rivières, des lacs et des piscines. Loin de là. Je pratique le surf sans planche et le ski nautique. Je fais des longueurs pour me garder en forme. Je n'ai pas peur d'aller dans l'eau.

J'ai peur de ne pas en sortir.

C'est irrationnel, je sais. Mais c'est comme ça.

Alors pourquoi étais-je là, dans un bateau non ponté, sur le point de mourir dans la pire des tempêtes de tous les temps ?

Réponse : les feux d'artifice.

Et l'amour.

Cette année-là, l'été avait pris son temps pour arriver au Québec.

Le mois d'avril nous avait aguichés avec des journées chaudes qui avaient grignoté la neige croûtée de noir. Puis avril avait fait son boulot de mois d'avril. Le mercure,

capricieux, avait plongé, faisant geler l'eau de fonte, incrustant les pelouses, les allées, les rues et les trottoirs dans une gangue de boue congelée.

Le mois de mai nous avait gratifiés d'une pluie froide, ininterrompue, sous les aspects les plus divers : bruine et brouillard veloutés. Crachin et ciel gris indolent. Saucées déversées par des nuages bas. Gouttes chassées par des vents qui se riaient des abris de voiture, abribus et parapluies.

À l'approche du premier jour officiel de l'été, les dieux de la météo avaient enfin souri. Le soleil avait fait son apparition et les températures diurnes avaient réussi à s'élever d'un poil au-dessus des 20 degrés Celsius. Juste à temps.

L'International des Feux Loto-Québec, également connu sous le nom de Festival des feux d'artifice de Montréal, une tradition montréalaise, est l'un des plus grands festivals pyrotechniques au monde. C'est du moins ce que revendiquent ses organisateurs. Je n'ai jamais vérifié. Quoi qu'il en soit, tous les ans, le festival démarre à la fin du mois de juin.

Deuxième élément d'information, ma douce et tendre moitié est le lieutenant-détective Andrew Ryan, un ancien flic des crimes contre la personne de la Sûreté du Québec. Enfin, ancien... J'y reviendrai plus tard. Ryan est un grand amateur de pyrotechnie. À tous les niveaux. Pluies de feu. Fontaines. Fumigènes. Chandelles romaines. Bouquet final. Si ça fait boum ou si ça tourne en lançant des comètes, l'homme est fou de joie. Allez comprendre.

La compétition de L'International des Feux appartient à un tout autre monde que celui des petites bombes à serpent et autres pétards que Ryan achète pour les faire exploser dans les stationnements et dans les champs. La performance de chaque pays est chorégraphiée par des professionnels, mariant la musique à l'art qui explose très haut dans le ciel. Les présentations pyromusicales peuvent être vues et entendues six samedis consécutifs dans toute la ville. Ryan en rafale, et il n'en rate pas une.

Je suis anthropologue judiciaire, et je pratique depuis plus d'années que je ne me plais à l'admettre. J'ai passé ma

carrière sur des lieux de décès et dans des salles d'autopsie. J'ai observé de première main les innombrables façons dont les gens font du mal aux autres et s'en font à eux-mêmes. Les bêtises dont les hommes sont capables pour se faire tuer. L'une de ces bêtises est la manipulation d'explosifs par des maladroits. Je suis moins enthousiaste que mon chéri.

Bref, aussi excité qu'un gamin, Ryan avait proposé d'aller admirer le spectacle depuis le fleuve. Comme les feux d'artifice sont tirés de La Ronde, le parc d'attractions situé sur l'île Sainte-Hélène, en face du vieux port historique de Montréal, le merveilleux spectacle exploserait directement au-dessus de nos têtes ! *Magnifique** !

Avant même d'avoir compris ce qui m'arrivait, *voilà**, nous étions invités à monter sur le rafiot de Rabeau.

Je dois admettre que c'était une expérience émouvante que d'écouter *La chevauchée des Walkyries* ou *L'Ode à la joie* pendant que les pivouines, les crossettes et les kamuros fusaient au-dessus de nos têtes. Ryan nommait et nous expliquait chacun des effets.

Jusqu'à ce que Clémence arrive pour nous botter les fesses.

Et que nous nous retrouvions là. Sans moteur. Sans gilet de sauvetage. Trempés. Tanguant, roulant et luttant pour rester à bord d'un bateau bien trop petit pour ce genre de facéties. Une proie facile pour la foudre.

Enfin, à travers le vent, les vagues et le tambourinement furieux de la pluie sur la fibre de verre, mes oreilles ont enregistré un son que j'avais désespérément cherché à entendre. D'abord hoquetant et instable, le glouglou s'est peu à peu transformé en un bourdonnement régulier.

Le bateau a semblé se tendre, comme s'il sentait une nouvelle détermination dans le vieil Evinrude.

Le bourdonnement s'est amplifié.

Le bateau a commencé à se déplacer dans un but précis, affranchi des caprices du fleuve turbulent.

Le bourdonnement s'est intensifié et a monté en puissance.

La proue s'est soulevée et le petit Whaler a fait un bond en avant, fendant les flots désordonnés, laissant une écume blanche, mousseuse dans son sillage.

Ryan a rampé jusqu'à moi pour le retour chaotique vers la rive. Il m'a prise par les épaules et m'a serrée très fort contre lui.

Pour la première fois depuis le début de la tempête, j'ai respiré profondément. Clémence n'avait pas volé son nom. Elle avait eu pitié de nous.

Notre petit groupe survivrait.

D'autres n'auraient pas cette chance.